

« Qing » pour alto solo (2009) et danse

Musique Xu Yi; chorégraphie et danse : Anne Martin; Alto solo : Cécile Costa-Coquelard

Théâtre Kantor, ENS Site Descartes, Lyon 7^{ème}, le 14 octobre 2017 à 20 heures

*

Une silhouette d'abord. Puis deux. Silhouettes de femmes blanches dans l'obscurité.

C'est un solo à deux, solo d'alto, solo de danse. Cette raréfaction porte à l'incandescence ce qui se joue.

Une silhouette. La silhouette longue, vers le haut, de dos. Le décolleté profond de sa robe blanche se dessine avant tout. Et au-dessus de lui le dos nu, encadré par les bords du tissu. Ce décolleté insiste. Le devant et l'arrière se confondent. La chair du dos, fermement tenue entre les bras - mais où sont-ils? - vibre. La peau est mate dans la faible lumière.

L'ombre de blanc de l'alto est légèrement en retrait mais bien là, de sa présence. Le son crépite, ne s'est pas encore détaché vraiment, comme en sourdine; lui aussi, mat.

Il donne l'air dont a besoin l'éveil. On l'entend nettement, à voix basse. Il a même quelque chose de terrible. Le son vient de loin, d'en bas de la terre, et il monte vers la surface - jusqu'à l'effleurer - comme si elle n'en recevait que les derniers échos. Les pieds de la danseuse. C'est elle qui les reçoit, du dessous de la terre. Et nous les transmet. Les mouvements sont reçus de très loin, d'en dessous.

La lumière est toujours ténue. Juste ces ombres blanches épurées des robes qui épousent deux élégantes silhouettes de femme. La distance est juste entre elles; ni trop grande; ni trop courte. L'obscurité ambiante nous aide à entendre, tendre l'oreille et sentir les mouvements qui font et défont le tissu de la danse.

*

Les mains. Anne Martin nous illumine de ces mains au bout des bras dont on éprouve l'extériorité. De mille contorsions qui commencent et recommencent; comme une vrille de chair qui s'étonne de ce perpétuel recommencement. La peau luit dans le son qu'on entend à nouveau. L'enveloppe d'un corps qui se fait et se défait sur place dans le tournoiement statique - ou presque - du dos des bras, des mains, encore des mains, des doigts. Tout devient mouvant. Comme si des vers invisibles s'étaient emparés du ciel, montés depuis la terre.

La danseuse a une connivence avec la terre. Mais on ne le saura qu'à la fin. Ce tapis sombre, d'où ses pieds reçoivent avec d'infinis tremblements, sautilllements, piétinements, rythme; ce tapis est tissé de terre. D'une terre ductile dans les doigts qui aiment la prendre, se faire traverser par elle - du dos de la main - de la paume; se faire caresser et terrasser par elle, toujours cette terre. Vers la fin, la danseuse est prise par la terre, se joint à elle et en ramasse des poignées qu'elle jette derrière son dos, qu'elle masse avec sa nuque. Il en tombe par terre, ou dans les cheveux. Le corps se fait peau et rejoint la musique, son grain infini.

L'alto a soutenu ses gestes. Et ceux-ci ont pu se détacher de la silhouette.

La couleur de la terre s'est assombrie. On ressent qu'elle est grasse sous les doigts à cause de sa densité que les mouvements de chair révèlent.

*

L'alto cette fois-ci s'est fâché. Il a fait irruption, d'un seul coup. On ne l'attendait pas. Mais on se dit aussitôt qu'il a eu raison. Il prend toute la scène, avec la véhémence de ses gestes. L'air est lacéré et la lumière a pointé son jour. On y voit davantage. Mais elle a dû augmenter progressivement car les cheveux cendrés mi-longs, au-dessus de la nuque, de la danseuse s'étaient déjà montrés à nous.

La tessiture de l'alto est profonde. La musique est nette, perlée et si différenciée.

La danseuse la reçoit de l'intérieur; et les vibrations émanent de son squelette, traversent la chair et nous sont rendues autrement.

Quand l'alto se met en colère, la danseuse est rejetée au sol. Des sortes de spasmes. Comme s'il n'y avait rien d'autre à faire pour être là, avec lui, avec cet alto souverain de présence. Lui aussi joue avec nous, parfois de face, parfois de côté ou de dos. Le son se réverbère autrement et la danseuse, à terre, l'entend.

Tout cela a fini trop vite. J'aurais tellement aimé que ça se poursuive. C'est drôle, je ne me souviens pas de la fin.

*

Anne Martin, exceptionnelle danseuse qui entend si bien. Elle capte la musique de Xu Yi et la fait exister autrement. La présence est à trois, avec cette jeune femme interprète qui connaît bien Anne; cela compte beaucoup.

Son sens de l'écoute est rare. Le corps écoute. Il parle, mais sans mimique, sans intention de parler. C'est le dos qui nous renseigne, nous appelle en se moquant un peu, d'ailleurs. Les mains tiennent conciliabule. Entre elles, par de vers elles. Probablement ont elles à faire avec l'alto.

Le lointain : raréfaction et densité. Subtilité motrice. Telle est la musique de Yi : très exigeante, et d'une magnifique générosité. Comme une lumière de sons.

Une sorte de pudeur émane de l'ensemble, qui tient en respect. Il ne s'agit pas de spectaculaire, mais de bien autre chose; d'un secret? Il n'en est pas vraiment un. Quelque chose de plus simple, d'élémentaire, qu'on oublie d'ordinaire et qui tisse (quoi?). Le fait de tisser tout simplement. Ce qui n'est pas là mais *entre*.

*

La visibilité miroite dans le son. Avec la danseuse la visibilité du son se fait autrement que par les yeux. La musique, bien sûr, est à entendre; et il faut fermer les yeux pour cela. Elle nous atteint directement. C'est étrange, cette visibilité que j'ai ressentie; avec les yeux mais sans les yeux en même temps.

À cause du corps de la danseuse et de son dos tournoyant sur place avec les mains et l'étirement de ses bras; ses mains virevoltantes. Est-ce cela le contact? Le toucher des yeux? Une apparition autrement impossible. Mais probablement fallait-il une sorte de crépuscule, cette lumière entre le noir total et le jour. Cette sorte d'imminence qui a estompé les contours habituels des objets sans les éteindre complètement. Il faut cet entre-deux. La musique est complice de cette veille crépusculaire - ou de l'aube?

Visibilité pelliculaire? Comme si les mains étaient des lucioles qui venaient jusqu'à nous. Est-ce cela la vibration?

Étrange visibilité. Elle ne passe par les yeux seulement, mais les exige. La danseuse, que fait-elle dans la musique, qu'agit-elle en elle, que nous transmet-elle de la musique?

De quelle scène nous parle-t-elle?

*

La danse nous donne à ressentir une spatialité de la musique; une sorte de théâtre de chair.

La musique et la danse.

Pourquoi cette nécessité d'être ensemble?

La danse, ici, n'est pas un supplément à la musique; même si la musique a son existence indépendamment d'elle.

Yi a écrit sa pièce pour alto indépendamment de tout projet chorégraphique.

Anne fait exister une dimension de la musique qui ne serait pas là sans elle, mais qui, en même temps *ne manque pas* à la musique. Elle ne vient pas suppléer un manque, ou une absence. La pièce pour alto se suffit à elle-même. Elle a sa logique musicale, sa nécessité, sa vie propre avec l'interprétation, voire l'enregistrement.

Les musiciens, occupés par leur affaire compositionnelle, ne se préoccupent d'ailleurs pas tant que ça de la danse. Les mouvements sont tellement déjà intériorisés, complexes à l'oreille qu'ils n'ont pas besoin de la danse. Yi appartient à cette génération de compositeurs qui écrivent la musique. Le rapport au corps, quel est-il dans cette musique? La musique spectrale n'a pas besoin de la danse. Il y a une rigueur de cette musique, il faut y insister, qui n'a pas besoin de la danse.

Et inversement, la danse, dans la rigueur de son art, peut se passer de la musique. Historiquement, c'est en tous les cas sous cette condition qu'elle a développée certains de ses possibles.

J'entends beaucoup parler autour de moi des rapports entre musique et danse en termes de « dialogues », de « réciprocité ». C'est un thème à la mode dans la recherche universitaire.

Mais ce type de discours contribue souvent à masquer que les deux arts, dans leur devenir moderne, existent en réalité séparément.

*

La danse, ici, n'est pas une illustration de la musique. Elle en révèle quelque chose qui n'était pas exigé, et lui devient essentiel. Avec elle, c'est un autre mode d'existence de la musique. Cela est troublant. C'est comme un autre régime de la musique; et aussi de la danse.

Un peu comme si la danse s'oubliait elle-même dans la musique. Oui, c'est cela que j'ai probablement ressenti; cette capacité à l'abandon. La danse acquiert un autre espace avec la musique.

Quelque chose comme une *voix*, avec l'alto, est-il convoqué dans cet espace? Entendons-nous autre chose, ou autrement, avec la danse d'Anne?

Elle me dit recevoir les sons à fleur de peau, dans la peau. Que nous en donne-t-elle à *entendre* avec ses gestes presque en dehors du corps, comme des surfaces souples et invisibles, à la rencontre du son, des sons?

C'est, peut-être, une ancienne solidarité entre la musique et la danse qui se rejoue et qui nous fait vibrer. Quelque chose à la fois d'aérien (avec l'alto) et de terrien (avec les pas et les mains de la danse).

Anne Boissière, Lyon le 15 octobre 2017